



Barrio

de Fernando Leon de Aranoa

Fiche technique

Espagne - 1999 - 1h40
Couleur

Réalisation et scénario :
Fernando Leon de Aranoa

Photographie :
Alfredo Mayo

Montage :
Nacho Ruiz Capillas

Musique :
Hechos contra el decoro



Interprètes :
Crispulo Cabezas
(Rai)

Timy
(Javi)

Eloi Yebra
(Manu)

Marieta Orozco
(Susi)

Alicia Sanchez
(la mère de Javi)

Enrique Villen
(le père de Javi)

Résumé

C'est l'histoire d'une cité. De n'importe laquelle de ces cités que l'on trouve au Sud des grandes villes, là où n'arrivent ni le métro ni l'argent. Grands, maladroits, camarades de lycée, Javi, Manu et Rai sont surtout des copains. Ils partagent tous les trois cet âge où l'on n'est ni homme ni enfant, où l'on parle beaucoup de filles mais très peu avec elles. Ils partagent aussi la vie dans la cité, la chaleur de l'été et un tas de problèmes. Il n'y a pas grand chose à faire là-bas, et en Août encore moins... Tous trois constatent comme il est difficile de quitter la cité, en somme, comme il est difficile de grandir...

Critique

Les vacances d'été commencent dans une cité proche d'une grande ville. Trois copains de quinze ans regardent les grands départs au journal télévisé. Ils ne quitteront pas la cité, mais tentent quand même de se bricoler, intra-muros, un semblant de vacances. Le film de Fernando Leon de Aranoa n'est jamais aussi bon que lorsqu'il s'attarde sur les moments de glande, les magouilles avortées, les discussions à bâtons rompus (sur les filles et le sexe, crûment évoqué mais non encore approché) de ses trois jeunes interprètes, tous excellents.

Si le début du film installe quelque chose, un rythme, une sorte de dynamique de la langue, une vraie opacité interrom-

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

pue par des percées de burlesque triste, la deuxième partie, éclatée en saynètes suivant une évolution trop explicative, fait basculer **Barrio** vers un discours sociologique plus conventionnel. Il eût fallu que le réalisateur ose prolonger jusqu'au bout le regard qu'il avait d'abord su poser sur ses personnages.

Clélia Cohen
Cahiers du Cinéma n°536 - Juin 1999

Encore un film sur le drame des jeunes de banlieue, direz-vous. Certes, et pour son deuxième film, le réalisateur espagnol Fernando Leon de Aranoa n'échappe pas aux « clichés » du genre. Mais peut-on parler de clichés quand les mêmes se reproduisent aux abords de toutes les grandes villes, avec leur cortège de vols, de drogue et de bavures ?

L'originalité de **Barrio** tient à la chaleur du regard, jamais condescendant ni moraliste, que porte le cinéaste sur son trio d'ados. Trois mecs qui n'ont pas 15 ans, marqués par une lourde histoire familiale et qui jouent les matamores.

Trois losers, incarnés par des acteurs non professionnels, qui vont avec toute la banalité du monde basculer de peccadilles en tragédie. L'une des scènes fortes se situe aux deux tiers du film, quand les trois kids découvrent, dans un tunnel désaffecté, toute une colonie de Noirs vivant dans le plus grand dénuement. Un autre frisson parcourt leur échine, et la nôtre.

M. R.
Studio - Juin 1999

Madrid. L'été arrive et les images de plages au sable fin envahissent les vitrines des agences de voyages et les spots télévisés. Pour trois jeunes de banlieue, Javi, Manu et Rai, cette année encore, les vacances se résumeront à des déambulations sans but véritable au pied des tours de la cité qu'ils habitent.

C'est à partir de cette simple épure que Fernando Leon de Aranoa a réalisé **Barrio** (Quartier), son second long métrage, présenté en avant-première au récent Festival de Saint-Sébastien, en septembre dernier, et dont il constitua l'événement.

Un film fort, implacable, dur, qui vaut les meilleurs documentaires sur ce sujet. On pense, inévitablement, à un autre film espagnol, situé dans les mêmes banlieues de Madrid et produit également par Elins Querejeta, **Vivre vite (De pris, de pris)** de Carlos Saura (1981). Presque vingt ans plus tard, Fernando Leon de Aranoa, qui revendique avoir opté pour un commentaire social, s'est intéressé à des personnages plus jeunes, marginaux non par choix, mais par origine sociale. Il n'y a chez ces nouveaux adolescents aucune fascination pour l'argent ou la violence, comme c'était le cas chez Saura. Leur désir n'est pas de tout obtenir et le plus vite possible mais, déjà à court d'illusions, de se libérer simplement de ces tours oppressantes.

A quinze ans, les trois copains ne sont plus tout à fait des enfants. Ils rêvent non seulement des plages paradisiaques, mais des belles filles qui vont avec. Cela démarre donc avec de grands moments de comédie, servis par d'excellents dialogues et une interprétation étonnante. Puis, progressivement, s'installe une noirceur sur laquelle, comme sur les murs gris de la cité, viendront buter ces hommes en devenir. Encore trop petits pour se lancer dans le « business » des adultes, ils ne le sont plus assez pour se défouler toute une journée en tapant dans un ballon.

Pour Javi, Manu et Rai, la perte de

l'innocence passe par la découverte, brutale, des mensonges à l'intérieur desquels ils ont grandi. Petits mensonges parentaux avec ou sans gravité, c'est selon, prétextes dans tous les cas à masquer un délitement inéluctable de la cellule familiale.

Enormes mensonges extérieurs d'une société qui n'a pas plus à offrir à ces gamins qu'elle n'a offert à leurs parents, largués, vivant de manière improbable entre emplois précaires et chômage définitif. L'alcool, la drogue que l'on s'injecte par voie veineuse ou par émissions de télévision abrutissantes ne sauraient faire oublier plus longtemps cette insoutenable misère de fin de siècle engendrée par un libéralisme inhumain. L'action du film pourrait, bien entendu, être située dans toute autre grande ville occidentale. Mais elle l'est au sein de cette société espagnole, libérée peut-être du terrorisme basque et qui, très médiatiquement, jette ses anciens ministres (socialistes) en prison.

Une société espagnole qui, nous montre le film, tente de cacher ses exclus aussi bien sous un pont de chemin de fer que sur les quais d'une station de métro désaffectée. Une société où règne un consensus politique visqueux et dont les dirigeants de droite, au pouvoir, répètent à l'envi, non sans cynisme, comme s'il s'agissait d'un slogan publicitaire : « *Tout va bien* »

Carlos Pardo
Le Monde Diplomatique n°539 - Fév. 99

Entretien avec le réalisateur

Comment situez-vous votre travail vis-à-vis de celui de cinéastes comme Medem ou Almodovar ? Peut-on parler aujourd'hui d'une nouvelle génération de cinéastes espagnols ?

Tout s'entrecroise. Il n'y a pas vraiment deux générations distinctes. Concernant les plus jeunes, il est facile de trouver des points communs avec d'autres qui ont déjà pas mal d'années de travail. Et ce, même si certains jeunes cinéastes développent un regard neuf sur le cinéma, sur la société espagnole. Il me paraît difficile de parler de courant. Et impossible de parler d'école.

Je parlerais plutôt de richesse, de diversité dans la manière qu'a chacun d'aborder tel ou tel thème. En fait, nous travaillons tous en francs-tireurs.

Mes préoccupations vont vers une certaine réalité sociale, vers des histoires simples, des sentiments, des regards, des silences, vers une certaine intimité - préoccupations que l'on retrouve chez Medem -, toujours très loin des films de genre. Je fuis les genres.

Almodovar, par sa stature actuelle, n'est-il pas devenu un ambassadeur un peu écrasant du cinéma espagnol ?

C'est vrai qu'à l'étranger, au-delà des cinéphiles, Almodovar est la référence. Ce qui est un peu problématique car le cinéma d'Almodovar est très personnel et n'est pas vraiment représentatif de la cinématographie espagnole. Il faut ouvrir l'éventail, mais cela relève aussi de notre responsabilité.

Les conditions pour y arriver vous semblent-elles aujourd'hui réunies ?

C'est le bon moment. Ne serait-ce que vis-à-vis des cinq dernières années, pendant lesquelles sont apparus près de quarante nouveaux réalisateurs. Certaines années, environ la moitié de la production est faite de premiers films. Cette richesse nouvelle est importante

pour le cinéma, importante pour le public. J'étais récemment à New-York à l'occasion de la semaine du cinéma européen. Certains films espagnols se sont bien vendus. C'est un bon début.

Quel regard portez-vous sur le cinéma français, et les cinéastes de votre génération, souvent accusés de se regarder le nombril ?

C'est difficile d'en parler. Il y a aujourd'hui une polarisation du cinéma en Espagne. Il arrive beaucoup moins de films français qu'avant. Les productions américaines sont de plus en plus nombreuses et laissent peu de place aux films européens.

Cela ne nous permet pas d'avoir une connaissance suffisante du cinéma français. Et je le regrette. J'aime beaucoup ce cinéma, des films de «vétérans» comme ceux d'Eric Rohmer, ceux de Téchiné ou Guédiguian. Des films qui à mon sens concilient très bien ambitions esthétiques et contenu social.

De ce point de vue là, il n'y a pas à mes yeux de «mal français», comme certains l'appellent.

Propos recueillis par Manuel Marsetti
La Marseillaise - 9 Juin 1999

Le réalisateur

Fernando Leon de Aranoa est né à Madrid en mai 1968 et est diplômé en Sciences de l'Image de l'Université Complutense de Madrid.

Son premier court-métrage **Sirenas** (1994) est primé dans plusieurs festivals : prix du Festival de Alcalá de Henares et prix du meilleur scénario au Festival de Badalona. Il est l'auteur de plusieurs scénarios de long métrages dont **Por fin solo**, nommé au meilleur scénario de l'année en 1995 par le cercle des écrivains cinématographiques.

Scénariste de séries et de programme pour la télévision, il a également travaillé dans le domaine du documentaire avec **Isbjeglice** (Réfugiés en Bosnie-Herzégovine).

Familia, son premier long métrage réalisé en 1997, obtient le Goya du meilleur jeune réalisateur et la Mention Spéciale de la Critique Internationale (Fipresci) dans le Festival de Valladolid. Sélectionné au Festival de Berlin 1997, il a également remporté la Médaille d'Or du meilleur film étranger lors du Festival de Houston et le Prix du meilleur film au Festival de Miami.

Son second long métrage, **Barrio**, représente l'Espagne au Festival de Sundance et obtient la Concha de Plata du Festival de San Sebastian. Prix Goya 1999 du meilleur réalisateur, meilleur scénariste et meilleur espoir féminin pour Marieta Orozco.

Dossier distributeur

Filmographie

| | |
|----------------|------|
| Court métrage | |
| Sirenas | 1994 |
| Longs métrages | |
| Familia | 1997 |
| Barrio | 1999 |

Documents disponibles au France

Dossier distributeur